

**TERRORISME, CRISE IDENTITAIRE ET PATRIOTISME DANS
*SI JE T'OUBLIE, BAGDAD D'INAAM KACHACHI***

SIKA BI Vanié Cyrille
Université Alassane OUATTARA - Bouaké (Côte d'Ivoire)
arielvanie2022@gmail.com

Résumé : Le XXIème siècle s'ouvre avec une série d'attentats qui ont érigé le terrorisme comme le nouveau mal à vaincre. Partout, il étend ses tentacules. Si avant c'était les politiques qui luttèrent d'arrache-pied pour vaincre ce phénomène, aujourd'hui, les écrivains, avec une fougue des plus remarquables, s'y engagent également. Inaam Kachachi, écrivaine française d'origine irakienne fait partie de cette frange d'écrivains. Son livre (*Si je t'oublie, Bagdad*) est d'un réalisme mordant. Il entraîne au cœur de l'Irak en revenant sur la guerre américano-irakienne qui a fini par plonger le pays dans le gouffre du terrorisme, phénomène qui aura pour corollaire la misère, l'exil, et, surtout, la crise identitaire. La particularité de ce roman relève du fait qu'en plus de se prononcer sur une conséquence méconnue du terrorisme, il propose une piste de solution jusque-là absente dans de nombreux récits.

Mots-clés : terrorisme, crise identitaire, hybridité, patriotisme, Irak

**TERRORISM, IDENTITY CRISIS AND PATRIOTISM IN
*SI JE T'OUBLIE, BAGDAD BY INAAM KACHACHI***

Abstract: The 21st century opens with a series of attacks which have established terrorism as the new evil to be defeated. It extends its tentacles everywhere. If before it was politicians who fought hard to overcome this phenomenon, today, writers, with the most remarkable enthusiasm, are also committed to it. Inaam Kachachi, a French writer of Iraqi origin, is part of this fringe of writers. His book (*If I forget you, Bagdad*) is biting realistic. It takes you to the heart of Iraq by returning to the American-Iraqi war which ended up plunging the country into the abyss of terrorism, a phenomenon which will have as a corollary poverty, exile, and, above all, the identity crisis. The particularity of this novel lies in the fact that in addition to commenting on a little-known consequence of terrorism, it offers a possible solution hitherto absent in many stories.

Keywords: terrorism, identity crisis, hybridity, patriotism, iraq

INTRODUCTION

Le terrorisme irakien prend forme avec la progression politique du pays. En effet, le 17 Juillet 1968, une nouvelle page, tachetée de sang et de violence, s'ouvre dans ce pays oriental. C'est le coup d'État qui évince Abdel Aref et donne la place au pouvoir Baas conduit par Ahmad Hassan. Ce dernier mandate Saddam Hussein pour massacrer les opposants communistes et nassériens. Le succès de cette entreprise lui donne les rênes du Conseil de Commandement de la Révolution (CCR). En 1979, Ahmad Hassan lui cède le pouvoir pour cause de santé. Tout de suite, il s'érige en un féroce et véloce dictateur qui concentre tous les pouvoirs sur sa personne et tue tous contestataires à ses choix politiques, qu'ils soient des politiciens reconnus ou de simples intellectuels. Cet extrémiste, pour asseoir son autorité, se livre à des actes de vandalisme, le coran en main. Il tue les opposants au régime baasiste avec l'aide de ses suppôts qui sont pour la plupart des membres de sa famille (D. Baran, 2003, p.1). Il lance des opérations sanglantes contre le Koweït et l'Iran, et finit par porter fièrement l'étiquette de célèbre terroriste qui défraiera la chronique jusqu'à sa mort en 2006.

Cette politique basée sur la violence a donné naissance à une génération éprise de violence et de guerre puérile. Ainsi, même après la mort de Saddam Hussein, le pays continue de ployer sous le faix de la barbarie. Le terrorisme est érigé comme mode de gouvernance par excellence, ce qui conduit plusieurs familles à abandonner le pays pour un havre de paix dans les contrées voisines sans toutefois annihiler le sentiment patriotique. C'est cette étape sombre de l'Irak que Inaam Kachachi retrace dans son roman *Si je t'oublie, Bagdad* pour qu'elle n'échappe ni à l'histoire, ni à la communauté internationale. Elle dédie son récit à l'Irak. À travers le retour de Zeina, personnage principal, Kachachi présente le terrorisme dans toute sa laideur tout en appelant implicitement à un sursaut collectif pour venir à bout de ce phénomène. Dès lors, comment présente-t-elle concrètement le terrorisme? Quelles sont ses conséquences sur l'humanité? Et comment l'élan patriotique peut-il se présenter comme une porte de sortie?

La réponse à ces questions constituera le socle de ce travail qui, en plus de donner une vision plus large du terrorisme actuel et ses conséquences majeures, se fixe pour objectif

d'énumérer les manifestations du patriotisme qui peuvent, aussi, s'appréhender comme une solution pour endiguer ce phénomène grandissant. Pour mener à bien ce travail, on aura recours la narratologie et à la sociocritique, deux méthodes qui aideront à mettre l'accent sur le déploiement de la narration tout en soulignant les indices spatio-temporels qui inscrivent le récit de Kachachi dans la réalité. Le travail se subdivisera en trois parties. La première, intitulée « Du réalisme à la fictionnalisation du terrorisme irakien chez Kachachi » fera l'état du terrorisme en Irak en se basant sur l'histoire réelle du pays. La deuxième partie, « L'hybridisme identitaire : une conséquence méconnue du terrorisme », s'accrochera sur la crise identitaire, conséquence méconnue de ce phénomène désolant. La troisième partie intitulée « Le patriotisme : une piste de solution pour vaincre le mal », quant à elle, sera dédiée à la présentation du patriotisme comme un remède au terrorisme.

1- Du réalisme à la fictionnalisation du terrorisme irakien chez Kachachi

Le récit de Kachachi, avant de pointer magistralement le terrorisme et ses revers on ne peut plus alarmants, se livre à une sorte de genèse du phénomène, ce qui le revêt d'une senteur réaliste quoi qu'il soit le fruit d'une fertilité artistique. Tout part, en effet, de l'invasion de l'Irak par les États-Unis avec pour mission d'évincer Saddam Hussein en 2003 (L. Gill, 2005, p.222). Cette opération dénommée *Liberté pour l'Irak* a débuté le 20 mars. « Les premiers bombardements américano-britanniques sur Bagdad visent des bâtiments officiels » (D. Charles-Philippe & al., 2008, p.214). Les jours suivants, ce sera au tour de Bassora, Mossoul et Tikrīt d'être des théâtres d'affrontements. L'Irak semble sous le contrôle américain. Mais, quelques jours plus tard, la désillusion pointe à l'horizon. Les « salvateurs » ne sont pas acclamés mais « conspuer » par le peuple qui demande leur départ (D. Charles-Philippe & al., 2008, p.216). Dans le récit de Kachachi, Bagdad, Mossoul et Tikrīt sont les lieux où américains et irakiens s'affrontent sans merci comme cela a été dans la réalité, et aucun irakien ne souhaite les voir dans le pays : « avez-vous prévu des avions en nombre suffisant pour transporter tous les collabos ? » (I. Kachachi, 2008, p.206). Ce sont les américains que Muhaymen nomme « collabos ».

Saddam Hussein sera évincé, certes, mais cette ingérence politique des États-Unis sonne le glas d'une ère d'insécurité pilotée par le groupe terroriste d'Al-Qaïda qui a fait du Golfe son nouveau fief. Ils sont aidés par les adeptes du Mahdi. L'Irak est méconnaissable : « la situation ici

n'était pas meilleure qu'ailleurs. En se réveillant le matin, les habitants trouvaient des têtes tranchées jetées sur les places publiques. Une terreur qui rappelait aux citoyens des pages familières de leur histoire. » (I. Kachachi, 2008, p. 168). Personne n'est épargné. Chez les autochtones comme chez les américains le bilan est lourd :

Un goût de vinaigre !

La liberté dans ce pays a un goût de *tourchi* qui aurait macéré dans un vinaigre chimique. Et Bush est triste à cause des quatre mille soldats américains qui ont été tués en Irak. Il a dit qu'il pensait très fort à chacun d'eux. (I. Kachachi, 2008, p. 216).

C'est ce même constat que fait D. Charles-Philippe (2008, p.14) :

Cinq ans plus tard, le bilan est lourd : près de 4 000 soldats sont morts du côté américain et l'Organisation mondiale de la santé recense plus de 151 000 décès dans la population irakienne entre 2003 et 2006 [...] L'erreur commise par la présidence Bush marquera encore longtemps le paysage politique des États-Unis, mais aussi, surtout, leur image dans le monde et la géopolitique du Moyen-Orient.

Pour cet analyste, l'intervention américaine en Irak fut un échec dans la mesure où elle n'a eu que le mérite d'étendre les tentacules de la terreur dans le Golfe. Le terrorisme s'émeut désormais à ciel ouvert dans ce pays, et Kachachi, dans sa fiction, le présente comme un phénomène destructeur.

La destruction dont il est question touche premièrement au matériel et à l'espace. En effet, les terroristes, poussés par la violence, détruisent tout ce qui est bâti. Dans le roman, Kachachi pointe les bombardements qui ont détruit des bâtiments de prestige :

Tandis que notre cortège traversait Bagdad, j'ai vu des ruines comme jamais je n'en avais vu. Partout, ce n'étaient que bâtiments effondrés et calcinés, dans lesquels le vent s'engouffrait en sifflant. Cela m'a fait rappeler le nuage de cendres qui avait recouvert New York au lendemain du funeste 11 septembre (I. Kachachi, 2008, pp.53-54)

De Bagdad à Mossoul en passant par Tikrīt, tout est en ruine ; ce qui donne à l'Irak un visage tout rembruni. Le pays beigne dans un désordre ambiant à cause du terrorisme : « Désormais Bagdad appartenait à tout le monde, et l'Irak n'avait plus de maître » (I. Kachachi, 2008, p.29). Cette terre naguère glorieuse est à présent semblable à un repère de chacal ou un cheptel à cause des destructions répétées qui ont favorisé l'insécurité à tous égards.

Dans le nouvel Irak, les hommes (les terroristes) sont en proie à la vilénie de sorte qu'ils n'épargnent plus leur semblable. On tue à ciel ouvert des hommes semant deuil et désolation dans les familles : « le cadavre de la jeune [...] a été retrouvé un matin au-dessus d'un tas d'ordures. Elle avait été égorgée et on lui avait crevé les yeux » (I. Kachachi, 2008, p.109). Les rues grouillent de cadavres, des hommes (irakiens comme américains) voient leur vie écourtée par la barbarie. Même l'Euphrate accueille des corps amorphes arrachés à l'amour des siens : « Même moi, je ne le savais pas, pas plus que Sahira, ni capitaine Donovan, ni Byrne dont on retrouvait plus tard le cadavre flottant au milieu des algues de l'Euphrate » (I. Kachachi, 2008, p.38). Au fil des jours, les enlèvements se multiplient ayant toujours pour suite la découverte des cadavres. Plus personne à Bagdad n'est digne de confiance à cause de l'émergence des espions et des Kamikazes qui n'hésitent pas à semer le trouble :

Un kamikaze s'est introduit [...] dans le mess du camp de Ghuzlani [...]. Après s'être bardé le corps d'une ceinture d'explosifs, il s'est fait sauter au milieu des soldats qui prenaient leur repas. Vingt-deux hommes ont trouvé la mort, parmi lesquels quatorze de nos militaires et quatre soldats irakiens; il y a eu cinquante et un américains blessés. (I. Kachachi, 2008, p.168-169)

Ces actes de barbaries sont orchestrés sous le couvert des guides islamistes : « Le soir même, un des groupes religieux locaux a revendiqué la responsabilité de l'explosion, l'acclamant comme un acte de résistance » (I. Kachachi, 2008, p.169).

Cet élan de destruction crée une forme de terreur dans la société, ce qui pousse les hommes à l'exil. Dans le roman, Batoul et sa famille trouvent refuge aux États-Unis. D'autres qui n'ont pas le choix restent en Irak et vivent dans la peur, en réclusion : « Un strict couvre-feu était en vigueur à partir de neuf heures du soir et même une mouche ne se serait pas risquée dehors » (I. Kachachi, 2008, p. 22). La liberté de déambuler n'existait plus; le peuple vivait « enfermé comme des singes » (I. Kachachi, 2008, p. 169). Partout où ils se trouvent, les Irakiens sont devenus de véritables nostalgiques. Entre larmes et quintes de toux désespérées, ils pleurent la déchéance de l'Irak. Quelques hommes comme Malek se donnent la mort : « Malek en a eu assez de manger de la merde et il est parti grignoter des dattes au paradis... » (I. Kachachi, 2008, p. 221). Le substantif « merde » insiste sur les raisons de la mort de Malek. Il s'est donné la mort parce qu'il en avait marre de la barbarie. D'autres comme Chris le cuisinier vainquent la nostalgie

pour se nourrir d'espoir. Il croit en un lendemain meilleur à travers des chants d'espoir qu'il entonne jour et nuit :

Si tu reçois une lettre où je t'annonce
Que je serai bientôt démobilisé,
Tu sais ce qui te reste à faire.
Si tu as toujours besoin de moi,
Attache un ruban jaune autour du vieux chêne.
Maintenant que trois ans ont passé,
As-tu toujours besoin de moi? (I. Kachachi, 2008, p. 196)

Par ce chant, Chris, tout en pleurant ses amis morts, se revêt d'espoir, et cela s'observe par l'expression « ruban jaune » qui renvoie à la chanson chantée par Dawn et Tony Orlando en Avril 1973. Cette chanson, en plus de sa connotation élégiaque, s'est distinguée par sa capacité à « restaurer les espoirs abîmés » (I. Kachachi, 2008, p. 197).

Des femmes, fatiguées de souffrir, optent pour l'humour dans la mesure où « il exprime la volonté du moi de se libérer de la réalité, au point de devenir insensible à ses atteintes » (Y. Duplessis, 2021, p.26). C'est ce que fait Rahma, la grande mère. Elle voit en l'humour une marque de grandeur, « un univers où tout est nouveau » (Y. Duplessis, 2021, p.29). Elle décide d'être victorieuse de la barbarie en tournant en dérision sa souffrance et celle de ses proches. Avec le sourire aux lèvres, elle raconte des heures de terreur avant de laisser cette phrase à sa petite fille : « Zouweina ma chérie... Y a-t-il sur Terre un autre pays dont le peuple soit capable de s'amuser ainsi avec les récits de son oppression et de sa misère? » (I. Kachachi, 2008, p. 60). Avec Rahma, on voit que « la vie réelle perd de son aspect sérieux et devient un sujet de railleries » (Y. Duplessis, 2021, p.26). Elle recourt à l'humour pour ne pas friser la folie comme M. Benyamin qui, après l'annonce de la mort de son fils, se retrouva à Chammaayeh, lieu où résident les fous de Bagdad. Il en est de même pour Muhaymen qui semble émettre des signaux de folie. Devant Zeina, il dresse, dans une sorte d'ivresse, le nom de tous ses amis qui n'ont point été graciés par les balles assassines : « Connais-tu Taleb Channoun ? Et Hassan Abd-el-Amir ? Et Mozaffar al-Chateri ? Et encore Qays, et Hatef, et Raad, et Abd-el-Husayn al-Naddaf ? Ce sont mes amis. Ils sont tous mort sous les bombardements » (I. Kachachi, 2008, pp. 206-207). Si tant est que les interrogations oratoires traduisent les pulsions de l'âme, on peut donc dire que

Muhaymen n'ayant pas supporté le décès de ses amis perd peu à peu le contrôle de la raison en interrogeant successivement Zeina. Le faisant, il ne lui laisse pas le temps de répondre.

Deuxièmement, la destruction terroriste touche aussi au statut économique du peuple. Celui-ci vit dans la misère et l'exil. Batoul, par exemple, à cause de sa précarité, est victime d'une maladie pulmonaire quand son fils, lui, souffre de perte de conscience (I. Kachachi, 2008, p. 23). Ceux qui sont restés au pays, pour affronter la misère, s'adonnent à la vente d'objets sacrés transportant parfois des souvenirs précieux :

-On a volé les offrandes de la Vierge, ou quoi?

-Non, je les ai vendues...

-Grand-mère... tu as vendu l'or de la Vierge?

[...]

-Parce que tu crois que la Vierge [...] avait besoin de l'or pendant que nous, on subissait le blocus? J'ai vendu l'or et j'ai payé à Taous son appareil dentaire (I. Kachachi, 2008, p.130).

Une telle situation économique suffit pour ronger l'intégrité morale et religieuse. Ainsi, l'Irakien naguère si fière est aujourd'hui un fin corrompu : « Il n'y a plus un seul type propre en Irak aujourd'hui... Crois-moi. La seule différence, c'est la quantité de merde que chacun de nous a dû avaler. » (I. Kachachi, 2008, p. 200).

Cette première partie s'est accentuée sur le terrorisme en Irak et ses revers à l'aune du roman de Kachachi. Qu'en est-il de la crise identitaire, une conséquence méconnue du terrorisme?

2- L'hybridisme identitaire : une conséquence méconnue du terrorisme

L'identité est un ensemble de traits distinctifs propres à un homme ou à un peuple. Elle peut être en crise quand une personne s'en défait consciemment ou inconsciemment. Son acuité dans les récits d'Irakiens ou d'auteurs écrivant sur l'Orient de ces deux dernières décennies est remarquable à cause de la montée en vogue du phénomène terroriste. Les textes de Khaled Hosseini et de Nadia Hashimi n'échappent pas à cette donne. En Irak, à cause de l'exil massif, la question identitaire est au centre des préoccupations, qu'elles soient sociales ou littéraires. Se prononçant, par exemple, sur les personnages du roman *Al-Mastur* de l'Irakien Diya Gbayli, T. Al-Saadi (2022, p.3) écrit : « Mésopotamie et Potamie, ou la Mésopotamie coupée, à la fois littéralement et métaphoriquement en deux, n'arrivent pas à se recoller à la fin du récit, tout comme le pays

divisé qui ne peut plus se réunir dans un corps unique ». En plus des conséquences les plus connues du terrorisme (agression physique, destruction...), T. Al-Saadi souligne, à travers les noms de ces deux personnages (Mésopotamie et Potamie), la crise identitaire que le terrorisme a provoquée en Orient. C'est dans cette même dynamique que s'inscrit le récit de Kachachi à travers ses personnages. Zeina qui trouve refuge aux États-Unis revient toute réinventée en tant qu'interprète en Irak avec pour seul collier la langue arabe qu'elle a su conserver avec un peu de tact comme elle le précise : « Quant à l'anglais, il est resté pour moi la langue réservée à la rue, au travail et au journal télévisé, une langue qu'on utilisait qu'une fois passé le pas de la porte » (I. Kachachi, 2008, pp. 24-25). À part la langue, elle revient toute vidée, et sa métamorphose est une évidence pour quiconque la rencontre dans les rues de l'Irak : « J'ai essayé d'être les deux en même temps, et je n'ai pas réussi. J'ai ôté le kaki et endossé la *abaya*, puis je suis allée faire les courses au souk de Karrada [...] J'ai parlé au vendeur [...] il m'a lancé un regard plein d'encouragements comme si j'étais une étudiante » (I. Kachachi, 2008, p. 201). Son étrangeté était visible de tous même quand elle essayait de donner une autre impression.

Au niveau moral, elle a tout oublié de cette tradition austère qui prospère sur les rives de l'Euphrate. À preuve, elle orchestre de tromper son petit ami en s'engageant dans une nouvelle relation amoureuse. Juste l'intention suffit pour jauger à quel point l'intégrité irakienne s'est effritée du cœur de cette esthète. Pis, le nouvel homme qu'elle désire est son frère Muhaymen, un farouche opposant à l'occupation américaine, un symbole de l'extrémisme et de la fidélité au Mahdi. À Mossoul, elle s'organise pour avoir des relations intimes avec lui. Mais Muhaymen, en tant que conservateur, refuse ses avances pour garder sa pureté : « Je suis allée spontanément vers Muhaymen et j'ai déployé devant lui tous mes charmes [...] Je ne dissimulais rien de mon attirance pour lui, me laissant guider par la promesse de plaisirs capables d'ouvrir peu à peu les pores de ma peau » (I. Kachachi, 2008, p. 144). Portée par des pulsions sexuelles excessives, Zeina, malgré son statut de femme, fume et boit de l'alcool (I. Kachachi, 2008, p.151). Pour lui venir en aide, sa grand-mère propose de l'éduquer à nouveau :

- Non, mais Zeina a grandi et reçu son éducation dans un monde qui n'est pas la nôtre.
- Eh bien on va refaire son éducation, à cette petite ignorante... pas vrai, mon Haydar? On ne va pas la laisser mal élevée comme ça. [...]
- Chut !... c'est pas bien de parler d'elle comme ça. Elle est des nôtres tout de même !" (I. Kachachi, 2008, p. 83)

Mais, décidément, rien ne progresse; Zeina semble irrécupérable. Cette réalité difficile à accepter est cause de deuil pour sa grand-mère : « Si au moins ils t'avaient reprise pour t'élever comme il faut, ô fille de ma fille [...] tu as changé, tu es devenue verte, comme ta foutue Zone » (I. Kachachi, 2008, p. 129). Aux yeux de sa grand-mère, Zeina est un être hybride. Elle pleure sa petite fille qui est à présent une « irrécupérable ». Par moment Zeina s'efforce à *s'irakiniser* mais en vain. Résignée, elle accepte son hybridité : « Je ne suis pas capable d'être autre chose qu'une américaine. Mon irakinité m'a abandonnée. Elle est tombée de ma poche avant d'aller rouler très loin comme une petite pièce périmée » (I. Kachachi, 2008, p. 201). Le roman devient « un laboratoire » où Zeina, avec beaucoup de peine, « interroge son origine, mais aussi son devenir » (M. Samir, 2013, p.216).

Cette autre approche a présenté la crise identitaire comme une conséquence particulière du terrorisme. N'est-il pas possible de vaincre ce phénomène? À cet effet, que propose Inaam Kachachi?

3- Le patriotisme : une piste de solution pour vaincre le mal

Le patriotisme peut se définir comme suit :

Le terme de *patria*, [...] concilie deux champs sémantiques. D'une part, ce terme recouvre essentiellement une acception géographique [...]. D'autre part, sous l'influence des humanistes, la patrie a retrouvé au XVI^e siècle son sens étymologique, renvoyant à la terre des ancêtres ainsi qu'à une sorte de *familia*. Ces acceptions se combinent avec bonheur : la patrie est la terre où l'on naît et celle où sont nés les ancêtres, la terre qui se reconnaît à une histoire et à des mythes communs. (H. Véronique, 2007, pp.234-235).

De cette définition, on retient que le patriotisme est un fort sentiment d'amour qu'un être voue à sa terre natale. Dans le livre de Kachachi, Zeina fait montre d'un patriotisme remarquable. Pour elle, c'est l'unique issue pour triompher du terrorisme. Ainsi son parcours est une invitation à aimer son pays, sa population et sa nature car, l'amour véritable peut éteindre l'élan terroriste. Un homme qui aime sa terre ne peut l'incendier. Un homme qui aime son peuple, ne peut le massacrer.

Chez Zeina, l'élan patriotique s'observe à trois niveaux. D'abord, elle renonce à sa vie pour l'Irak. Son choix n'est pas motivé par l'argent que propose l'État américain, mais plutôt par son désir de contribuer à installer la démocratie et la tranquillité en Irak. Il fallait y aller « pour

abattre Saddam et libérer un peuple qui avait bu l'amertume jusqu'à la lie » (I. Kachachi, 2008, p. 20). Son acte est donc motivé par l'amour comme elle le précise : « Comment aurais-je pu ne pas adorer Mossoul où tout le monde parlait le même dialecte » (I. Kachachi, 2008, p.15). Mossoul est l'une des villes principales de l'Irak qui ballotent désormais au gré des volontés terroristes. À travers l'interrogation rhétorique à forte teneur stylistique dans cet extrait, c'est à l'Irak et sa population (et même sa nature) que Zeina déclare sa flamme. Une fois en Irak, elle cherchait à tout prix à s'identifier ce peuple malgré le risque que cela représente :

J'aurais voulu me présenter fièrement, leur expliquer que je venais d'ici et parler le même dialecte qu'eux [...]. Hélas, c'était impossible, car parler avec eux risquait de mettre ma vie et celle de mes camarades en péril. Les instructions étaient claires : je devais rester muette. De ce fait et pour la première fois, j'ai détesté mon uniforme qui m'isolait d'eux, comme si nous étions deux tranchées différentes (I. Kachachi, 2008, p. 17).

Le fait de ne pas pouvoir échanger avec son peuple à cause du danger que cela représente, elle est en proie à une verte colère qui se perçoit par les lexies « Hélas » et « détesté ». Partout, sa vie est menacée mais elle n'abandonne pas sa mission « salvatrice » comme l'ont fait certains de ses amis dès les premières heures en terre irakienne. Pour son pays, elle s'habitue à la précarité et défie la mort qui « hante les lieux en permanence » (I. Kachachi, 2008, p. 167). Seule, elle oublie la mort, ogresse fourbe et boulimique, pour rêver à la libération de son peuple : « Pauvres Irakiens, ils n'en reviendront pas quand leurs yeux s'ouvriront sur la liberté ! Même les vieillards vont prendre un bain de jouvence en sirotant le lait de la démocratie, tous pourront savourer le goût de la vie » (I. Kachachi, 2008, p. 21). Même avec ses amis de l'armée américaine, Zeina ne se faisait pas prier pour voler au secours de l'Irak quand ces derniers tentaient de le mépriser quitte à ce que ses réactions lui collent une étiquette d'espionne : « Mais bientôt, je me suis mise debout et j'ai répété la phrase en anglais, d'une voix assez forte pour être entendue de tous les autres. Ils se sont tournés vers moi et m'ont regardée d'un air étonné, comme si j'étais le porte-parole de l'ennemi. ». (I. Kachachi, 2008, p.174). C'est ici la réaction de Zeina quand, dans le camp, ses amis se mirent à rire de la violence en Irak.

Ensuite, Zeina chante l'Irak pour témoigner sa fibre patriotique. Elle assimile sa patrie à un être aimé pour qui elle ne tarit pas de mots : « À cet instant, dans cette poussière âcre, j'ai eu l'impression que l'Irak tout entier se condensait dans mes narines. J'ai humé son odeur si familière et reconnu la douceur de son souffle chaud sur mon visage » (I. Kachachi, 2008, p. 46). Il se

dégage du corps de l'amant (Irak) un parfum qui ne laisse pas indifférent. Il est beau, et sait transporter dans l'ivresse, dans la sensualité comme le prouvent les mots « odeur », « douceur » et « souffle chaud ». Là où elle évoque l'Irak, elle recourt toujours à un lexique appréciatif qui expose la sensualité de cette terre un peu comme si elle invitait un public absent à jouir du plaisir qu'est capable de procurer l'Irak. Elle chante l'Irak comme une femme amoureuse le fait pour son amant ou pour son bienaimé, et elle le réussit. Pas étonnant; l'Irakien est de nature amoureux de la musique et du musicien :

La société distingue deux types de musiciens spécialistes : les professionnels et les amateurs. Le critère général de cette distinction est d'une part la rémunération, recherchée par les premiers et refusée par les seconds, d'autre part le fait que les premiers tirent toute leur subsistance de l'exercice de ce métier » (S. Hassan, 1980, p.106)

Dans la société, il est considéré et acclamé, et son art prend forme grâce à divers instruments qui sont tout aussi symboliques que réservés. Chaque occasion convoque un instrument particulier. Parlant, par exemple, de la Marmite, un idiophone en terre Kurde, voici ce que S. Hassan (1980, p. 21) affirme : « L'emploi des marmites comme tambours est très répandu lors du bain de la mariée et chez les marins du port de Basra. Chez les Bédouins, on frappe *al-pandjaria* lorsqu'un malheur arrive; chez les Kurdes, *mandjal* lors d'une éclipse ». Loin des instruments, Zeina chante l'Irak avec l'ancre et son cœur. Elle chante sa terre "avec la transe de derviches tourneurs à la voix éraillé par des sanglots de dévotion" (I. Kachachi, 2008, p. 146) comme Louis Aragon dans *Les yeux d'Elsa* quand, se servant de la femme aimée, il célèbre la France :

Mon amour n'a qu'un nom c'est la jeune espérance
J'en retrouver toujours la neuve symphonie
Et vous qui l'entendez du fond de la souffrance
Levez les yeux beaux fils de France
Mon amour n'a qu'un nom
Mon cantique est fini (L. Aragon, p.50)

Dans ce poème, « la femme aimée devient le visage de tout un peuple [...] Ainsi, l'idéal prolétarien d'Aragon glisse-t-il vers un patriotisme dont la femme est l'inspiration. Il donne le meilleur de lui-même dans cette expression savante et raffinée de l'amour. » (J. C. Breton, 1938, p. 52).

Enfin, le patriotisme de Zeina passe par l'appropriation de la culture irakienne. De la littérature à la musique en passant par la cuisine, elle brandit le drapeau de l'Irak avec fierté. Ses causeries tournent autour de la littérature arabe (particularités alphabétiques) et de la musique qui a bercé son enfance : « De leur bouche sortaient des mots dont les consonnes *qâf* et *ghayn* crépitaient et claquaient, tandis que les *alif* et autres voyelles s'étiraient démesurément comme la finale d'un *mawwal* : ‘‘mon oooncle’’, ‘‘ma tante’’ » (I. Kachachi, 2008, p. 15). Au fil des pages du livre, elle cite quelques braves écrivains qui se présentent comme des gardiens de la culture. Elle se souvient de Badr Chaker al-Sayyab (I. Kachachi, 2008, p. 137), célèbre poète irakien (1926-1964) dont le patriotisme s'observait à travers la célébration de son village natal, Jaykour, dans ses recueils de poèmes. Elle n'oublie pas non plus le poète Muhammad Mahdi al-Jawahiri et, surtout, Mozaffar al-Nawwab (I. Kachachi, 2008, p. 148), poète engagé qui écrivait particulièrement en dialecte irakien.

À Tikrīt, elle tourne le dos aux mets occidentaux pour réclamer des mets susceptibles de la plonger davantage dans les profondeurs de l'Irak, ce pays dont le nom résonne comme une mélodie envoûtante dans son cœur :

-Tu sais faire le *dolma*? Lui ai-je demandé avec le plus grand sérieux, comme s'il s'agissait d'un interrogatoire dans une affaire de sécurité. Elle a répondu en souriant avec une malice toute campagnarde:

-La *dolma*, le *bryriani*, le *tachrib*, tout ce qui peut vous faire plaisir... Vous n'avez qu'à faire signe."¹ (I. Kachachi, 2008, p.112).

Dans ce dialogue, elle loue les services d'une « tikritienne » pour lui assurer quotidiennement la cuisine durant sa mission dans ce fief de Saddam Hussein. En plus de ces aspects, Zeina est aussi très ancrée dans la progression historique de son pays.

À côté de Zeina, Batoul, fait aussi preuve d'un patriotisme remarquable. Depuis les États-Unis, elle pense à l'Irak, et fond en larme :

Ses yeux se sont mouillés de larmes quand je lui ai tendu les deux fruits jaunes cueillis dans le jardin de la grande maison de Mossoul où elle avait passé toute sa jeunesse. Elle s'en est saisie à pleines mains, puis les a humés en inspirant profondément, comme si elle retrouvait d'une seule inhalation le chapelet de son père, le lait de sa mère et tous les effluves de son passé. (I. Kachachi, 2008, p. 13).

¹ - La *dolma*, le *bryriani* et le *tachrib* sont des plats orientaux.

Malgré la distance, elle vit toujours au rythme de l'Irak, cette terre où se trouve un passé qu'elle ne pourra jamais biffer de son esprit. Son enfance, le souffle de sa famille, le parfum du bonheur... Tout se trouve en Irak. Ainsi, le jour de l'octroi de la nationalité américaine, pour une plus grande liberté, elle part toute hésitante « comme si elle défilait pour un enterrement » (I. Kachachi, 2008, p. 33). Après l'octroi de la nationalité, pendant que les autres exilés avaient du mal à contenir leur joie, Batoul, elle, est toute triste car, pour elle, cet acte symbolise une trahison de la terre de ses ancêtres :

Quand les nouveaux Américains tout juste naturalisés ont commencé à s'embrasser [...] j'ai entendu ma mère émettre un borborygme, comme si elle s'étranglait [...] Les larmes coulaient abondamment de ses yeux avant de s'évaporer [...] pendant que les gens rassemblés se mettaient la paume sur le cœur pour chanter à l'unisson le *God Bless America* [...] La seule note discordante dans ce concert était la voix de Batoul [...] qui criaient en arabe : « Pardonne-moi, mon père... Papa, pardonne-moi ! » (I. Kachachi, 2008, p.33).

Elle demande pardon à son père, figure symbolique de tout l'Irak pour son acte honteux. Ce pardon signifie qu'elle aime sa patrie d'origine de tout son cœur, et que si elle avait le choix, elle y serait retournée dès la première occasion sans se faire supplier.

En terre américaine, Batoul devient une femme nostalgique. Tout lui rappelle l'Irak, et quand les souvenirs essaient de s'effriter de sa mémoire, elle utilise des cassettes sur lesquelles sont enregistrées des musiques irakiennes pour se retrouver entre le Tigre et l'Euphrate. En écoutant les notes, « elle se met à pleurer et les larmes voilent son regard au point que je redoute un accident de la route » (I. Kachachi, 2008, p. 147). Par moment, elle s'arrête, jette un regard furtif, et continue de chanter les vers de la musique dont en voici quelques substances :

L'abandon de l'aimé n'est pas une nouveauté
D'ailleurs venant de toi, je ne suis guère étonnée.
[...]
Ce qui guide chacun d'entre nous, c'est son lait,
Ce qui rend chacun à ses origines, c'est son lait. (I. Kachachi, 2008, pp.146-147)

Le fort amour de Zeina et de sa mère pour l'Irak les amène à rêver le meilleur pour cette terre et sa population. À travers ces figures féminines, Kachachi invite à cultiver un patriotisme véritable, sentiment qui suffit pour étouffer toute forme de barbarie.

CONCLUSION

Au terme de ce travail, on retient que Kachachi, en ayant recours à un fait réel ; c'est-à-dire à l'occupation américaine en Irak, présente le terrorisme dans tous ses artifices. C'est un phénomène destructeur qui a réussi à transformer l'Irak en un champ de désespoir. Pas un jour ne passe sans que le pays ne vibre au rythme des armes lourdes. « Là-bas les maisons croulent sous les bombes et les cybercafés ne résisteront pas longtemps aux éclats d'obus » (I. Kachachi, 2008, p. 221). Ce climat est porteur de plusieurs conséquences désastreuses au nombre desquelles Kachachi insiste particulièrement sur la crise identitaire à travers le personnage de Zeina qui est désormais en quête de repère, « un chien à deux niches » (I. Kachachi, 2008, p. 181). L'identité irakienne a été totalement biffée en elle. Malgré ses efforts, elle n'arrive pas à satisfaire sa famille dont la souffrance s'accroît à cause de son dépaysement. Au-delà des destructions matérielles et des tueries, Kachachi montre que le terrorisme avachit l'identité, essence même de l'espèce humaine. Mais que faire pour venir à bout de ce phénomène ? Kachachi propose une seule voie : le patriotisme. Appréhendé comme un culte quasi obsessionnel voué à sa terre natale, le patriotisme est une arme nouvelle que propose la romancière, car qui aime véritablement une terre ne peut l'endeuiller.

BIBLIOGRAPHIE

- AL-SAADY Tania, 2022, « Le corps déchiré de l'Irak dans le roman *al-Mastur* (2017) de Diya Gbayli », Stockholm, *Quaderni Di Studi Arabi* 17, pp.37-60.
- ARAGON Louis, 1942, *Les yeux d'Elsa*, Seghers, Paris.
- BARAN David, 2003, *L'État-Major de Saddam Hussein*, Ifri, Paris.
- BRETON Jean-Claude, 1938, *Histoire de la littérature française au XXe siècle : Angoisses, Révoltes et Vertiges*, Paris, Hatier.
- DAVID Charles-Phillippe, et al., 2008, *L'erreur : L'échec américain en Irak, cinq ans plus tard*, Québec, Septentrion.
- DUPLESSIS Yvonne, 2021, *Le Surréalisme*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GILL Louis, 2005, « La guerre en Afghanistan et en Irak : "lutte contre le terrorisme" ou imposition de la superpuissance militaire des Etats-Unis" », *Bulletin d'histoire politique*, 13(3), pp.219-236.

HASSAN Schéhérazade Quassim, 1980, *Les instruments de musique en Irak et leur rôle dans la société traditionnelle*, Paris Mouton.

HAZEBROUCK-SOUCHE Véronique, 2007, *Spiritualité, Sainteté et Patriotisme : Glorification du brabant dans l'œuvre hagiographique de Jean Gielemans (1427-1487)*, Turnhout, Brepols publishers.

KACHACHI Inaam, 2008, *Si je t'oublie, Bagdad*, Paris, Liana Levi.

SAMIR Messaoudi, 2013, « Problématique identitaire dans la littérature algérienne féminine contemporaine : le cas de *L'interdite* de Malika Mokeddem », *Synergies*, pp. 213-219.